

Zeitschrift: Zivilschutz = Protection civile = Protezione civile
Herausgeber: Schweizerischer Zivilschutzverband
Band: 33 (1986)
Heft: 1-2

Artikel: Fondements psychologiques de certaines guerres : quelques hypothèses. Part 2
Autor: Gilliéron, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-367426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fondements psychologiques de certaines guerres: quelques hypothèses (II)

Docteur E. Gilliéron, médecin-chef à la Polyclinique psychiatrique universitaire de Lausanne

«Il est possible que la guerre nucléaire ait déjà commencé!» Telle est la déclaration de l'orateur principale de la 31^e Assemblée des délégués de l'Union suisse pour la protection civile (USPC), qui a eu lieu à Montreux (Cf. notre rapport dans le numéro 10). Nous reproduisons ci-après le texte intégral de l'intéressant exposé de cet orateur de langue française, car il constitue un apport incontestable à la discussion sur les moyens d'éviter un conflit armé.

Il montrait qu'il existe chez l'homme un équilibre subtil entre les possibilités de réalisations imaginaires et les possibilités de réalisations concrètes de désirs: un plaisir peut être obtenu soit par l'action, soit par le rêve. En juin 1985, je lis dans un numéro du *Time* une annonce publicitaire d'une firme japonaise disant ceci: «What mankind can dream, technology can achieve.» Ces trois temps, ces trois formulations résument assez bien la problématique de l'homme, en particulier celle de la société. La dernière traduit l'espérance insensé qui gît au fond de chaque homme, celui de pouvoir réaliser tous ses désirs, par ses propres moyens, sans retenue. Mais cet espérance, exploitée au niveau de la masse, comme on le fait couramment de nos jours, est aussi le plus dangereux.

En effet, depuis le 19^e siècle, le développement de l'industrie et des possibilités de la technologie lié à l'incroyable extension des média font qu'à l'heure actuelle des millions de personnes vivent selon les mêmes informations, au même instant, informations qui semblent toutes poursuivre le même but: exploiter les désirs de l'homme. Ainsi, la société, qui était un ensemble organique, structurée, hiérarchisée, et comprenant des groupes aux fonctions spécifiques plus ou moins bien établies dans une saine complémentarité, se transforme en une masse poursuivant les mêmes valeurs (valeurs économiques), nourrissant les mêmes croyances (croyances en la technologie), partageant l'illusion d'une égalité parfaite, d'un conformisme extraordinaire, dirigé par un seul être doté d'un prestige inouï, à qui l'on attribue tous les pouvoirs et toutes les qualités. S'agit-il d'une caricature? Pas tout à fait je crois, il n'est que de penser au prestige dont jouit le président des Etats-Unis

ou le secrétaire du parti communiste d'URSS. Je ne suis ni sociologue, ni politicien, ni historien, mais je crois tout de même pouvoir dire que les grands penseurs de la fin du 19^e siècle paraissaient nourrir le même espoir: celui d'une société meilleure, plus démocratique, plus équitable dans la répartition des biens, composée d'hommes responsables d'eux-mêmes, dotés de jugement et voués au bien-être de l'ensemble. Il semble pourtant que l'on s'achemine dans la voie contraire, celle conduisant à une masse compacte, obéissant aux slogans et aux ordres d'un tout petit nombre, si ce n'est d'un seul.

Devant une telle évolution, le problème auquel est confronté tout chef d'Etat, tout gouvernement est celui du maintien de la cohésion et de la fidélité de cette masse qu'est devenue la nation. Le moyens universellement utilisés se résument en trois points:

Premièrement: limiter, si possible même supprimer, les informations étrangères: fermeture des frontières, contre-information systématique, etc. Ce principe n'est pas appliqué partout avec la même rigueur.

Deuxièmement: découvrir un personnage, un meneur issu du même milieu, doté d'une conviction rayonnante, si possible aussi d'un courage tenace, susceptible de susciter l'administration de la masse qu'il entretiendra dans une illusion partagée de grandeur.

Troisièmement: gouverner la masse en faisant appel aux passions des hommes, à leurs croyances irrationnelles, à leur imagination. On le fait en déversant sur la foule des idées et des images-chocs, que l'on répète de manière inlassable, telles que «La France aux Français», «les pauvres contre les riches» en associant à la notion de pauvreté l'idée d'honnêteté et à celle de la richesse l'idée de malhonnêteté, etc. Tout ceci vise à suggestionner la foule, à l'in-



fluencer en détournant les hommes de toute pensée logique, en prenant en quelque sorte possession de leur inconscient. L'homme de la foule, en effet, est très différent de l'individu pris séparément. L'homme de la foule tend à perdre le sens de la réalité, perdre confiance en son jugement. Il s'agit alors de tirer parti de cette faiblesse pour l'utiliser dans un sens favorable au gouvernement. On obtient ainsi une foule docile et soumise, réagissant avec ordre, prête à admirer passionnément, à vénérer son chef ou le représentant du pouvoir.

J'ai décrit là les foules *artificielles*, celles dont on maintient, pourrait-on dire, la cohésion par la *force*: force de *persuasion*, force de *désinformation*, force du *prestige* du chef. De telles foules, de telles masses si bien organi-

sées, si soumises, peuvent-elles être mises en crise? Et bien oui, et très facilement. En réalité, là encore, les moyens sont simples: il suffit d'inverser les choses: ouvrir les frontières et permettre à de *nouvelles informations* d'être diffusées ou *désavouer le chef*; l'une ou l'autre de ces mesures provoquera aussitôt la panique et le désordre. Par exemple, l'histoire militaire abonde en épisodes de panique secouant la troupe, à la suite de la fuite de leur chef. (Ce fut, dit-on, le cas des Français lors de la retraite de Russie après le départ précipité de Napoléon.) Ainsi, dans toute société organisée de cette manière, les conditions de prédictibilité d'une crise sont faciles à connaître: il suffit que l'application d'un des principes utilisés pour le maintien de l'ordre soit entraînée (décès imprévu du chef et retard

dans son remplacement, diffusion d'informations nouvelles, etc.) pour que le désordre s'installe.

A propos des origines de la pensée humaine

J'ai dit jusqu'ici que l'on peut influencer les foules en leur insufflant des idées-chocs chargées de puissance émotionnelle, dans la mesure où elles rejoignent des complexes inconscients chez les individus. Je voudrais maintenant tenter de vous montrer sur quoi se fondent ces idées, et surtout comment on peut comprendre l'importance de la pensée et de l'imaginaire pour l'équilibre psychique des individus et des groupes. Pour ce faire, j'aimerais esquisser en quelques mots un modèle de compréhension de la naissance de la pensée chez l'homme et sa fonction. Dans ma description, je me fonderai sur les découvertes psychanalytiques et sur les observations directes qu'ont pu faire les thérapeutes de famille, ainsi que sur mes propres recherches.



La plupart des auteurs modernes considèrent que l'extraordinaire développement de la pensée de l'homme est lié à la combinaison de deux facteurs: l'importance considérable de son cerveau, et l'immaturité de l'homme à sa naissance, dont la survie dépend du milieu familial pendant de nombreuses années, au contraire des autres espèces animales. Je vous demanderai maintenant de patienter un peu et de me suivre pour examiner les rapports de la mère et de l'enfant. A la naissance, la survie du nourrisson dépend entièrement de la mère nourricière. Dans cet échange mère - enfant, observons la séquence suivante: premièrement, l'enfant a faim, apparaît alors chez lui un état de *tension* qui se traduit par une certaine agitation et des cris. Deuxièmement, la mère «*entend*» les cris de l'enfant et lui donne le *sein*. Troisièmement, l'enfant *s'apaise*, la faim étant satisfaite. Dans cette séquence d'interactions, nous assistons à une relation *complémentaire* avec «*appel énergétique*» par le nourrisson et «*fourniture*» de ladite énergie par la mère. Pourtant, cette complémentarité diffère considérablement de ce qui se passait dans le ventre de la mère où l'apport énergétique était quasi constant grâce aux échanges par l'intermédiaire du placenta. Pour en arriver à cette situation nouvelle, il a fallu passer par une situation critique, la *naissance*, conditionnée par une sorte de combat: appel énergétique de l'enfant - «*refus*» de la mère qui garde maintenant tout pour elle. L'enfant a dû changer de fonctionnement (par exemple prendre l'oxygène grâce à sa respiration propre, se nourrir par la bouche et non plus par les échanges sanguins, etc.). Cela sera le modèle de toutes les situations critiques de l'existence humaine et, j'anticipe beaucoup, de celles qui poussent aux guerres ou à leur évitement.

Mais je reviens à l'enfant: le premier pas conduisant vers une certaine *autonomie* c'est le changement brutal survenu au moment où l'enfant doit s'oxygénérer par la respiration pulmonaire, se nourrir par la bouche et évacuer ses déchets par ses propres intestins. Il s'agit d'une étape purement *biologique*, ou presque. Le deuxième pas, le plus important pour notre propos, sera celui de la *naissance de la pensée*. Notons d'emblée que, vous l'aurez remarqué, dans le premier échange énergétique le don du sein passe par la pensée de la mère qui doit *comprendre* le sens (pour elle bien entendu) des cris et de l'agitation de l'enfant. C'est après l'avoir perçu qu'elle donnera le sein, elle a dû *penser à la place de l'enfant*, ce qui lui a permis de renoncer à ses besoins égoïstes pour le bien de ce dernier; mais cette séquence interactive montre combien, après la naissance, les rapports mère (parents)-enfant sont en constante *potentialité de crise*; ces rapports sont faits d'un mélange de com-

plémentarité et de *symétrie*. Les besoins des parents s'opposent bien souvent à ceux de l'enfant: par exemple, si l'enfant a faim, et que sa mère veut dormir: il y a là une lutte de pouvoir, que nous appelons «*relation symétrique*». Si, en dépit de son sommeil, la mère prend l'enfant et donne le sein, elle devient *complémentaire* de l'enfant, qui pourra dormir, mais pour cela, elle doit pouvoir *renoncer* partiellement à ses propres besoins. Il s'agira donc de comprendre par quels *moyens* les êtres humains arrivent à *renoncer* à leurs besoins, à supporter les frustrations.

Frustration...

Ces moyens passent par la vie psychique, car il semble que la naissance de la pensée soit une réponse à cette situation potentiellement critique, de lutte entre parents et enfants, car l'enfant, lui aussi, doit supporter un certain degré de frustration: d'une part, la mère ne répond pas immédiatement aux cris (l'enfant doit attendre), d'autre part la mère peut se tromper sur le sens des cris (l'enfant peut avoir mal, et non pas faim). Ainsi, l'enfant doit trouver un moyen de se passer momentanément de la mère, ce moyen c'est ce que j'ai appelé la *fantasmatisation primaire*. En effet, tout se passe comme si l'enfant, en raison de sa situation critique, «*inventait*» un moyen de garder sa mère près de lui, même quand elle n'est pas là: il la garde grâce à son imaginaire, il la garde dans un fantasme (scène imaginaire) qui reproduit le *lien à la mère en l'absence de cette dernière*. Mais sur quoi se fonde ce fantasme?

C'est là que les psychanalystes semblent pouvoir donner une réponse. Ils constatent que, lorsque la mère donne le sein, la satisfaction du besoin biologique n'est pas seule en cause, mais il y a aussi, chez la mère et le nourrisson, un plaisir *partagé*: ce qui attache la mère à l'enfant, c'est ce plaisir-là. Notons au passage que des expériences faites chez les singes ont montré le même phénomène: entre le biberon plein de lait, mais se situant sur une carcasse froide et l'absence de biberon mais une fourrure agréable à toucher, le bébé singe choisit toujours de se réfugier dans la fourrure, même lorsqu'il a faim. Or la psychanalyse de l'adulte nous apprend que l'homme, de manière générale, peut s'octroyer d'importantes satisfactions purement imaginaires (rêves, fantaisie, sensibilité artistique, etc.) et que ces satisfactions paraissent souvent plus *immédiates*, plus faciles à obtenir que celles qui nécessitent un recours à la réalité externe: il est plus facile de prendre plaisir à imaginer un beau voyage par semé d'aventures que de l'organiser et de le vivre dans la réalité... de plus l'observation des enfants montre qu'ils adorent jouer, se raconter des histoires et qu'ils vivent plus longtemps dans un

monde où l'imaginaire prend plus de place que la réalité, ce qui peut donner l'impression que l'homme préfère les satisfactions imaginaires aux situations réelles, ce qui n'est pas entièrement faux. Mais ce qu'il convient surtout de relever, c'est que ces satisfactions imaginaires impliquent toujours une négation de la réalité. Je le dis ici parce que les techniques persuasives utilisées à l'égard de la population visent le même but, réveiller l'imaginaire de l'homme et l'empêcher de percevoir sainement la réalité. Ces techniques sont d'une efficacité redoutable. Essayons de comprendre pourquoi. J'ai dit que la solution fantasmatique est une manière, pour l'enfant, de garder sa mère auprès de lui en l'absence de cette dernière. Mais, sur quoi se base cette solution? Il va sans dire que la mère réelle n'est pas là et que le besoin de nourriture n'est pas satisfait par le fantasme. Par contre, les indices que je viens de vous donner montrent que, ce que l'enfant peut reproduire, c'est le lien de plaisir: il peut se souvenir du plaisir d'échange vécu avec la mère et le reproduire en l'absence de cette dernière. La construction fantasmatique se fonde donc sur ce *lien de plaisir*, au détriment du lien *biologique*. Un fois cette solution découverte, solution paradoxale puisque la représentation remplace l'objet (l'image de la mère remplace la mère elle-même), cette solution-là est beaucoup plus rapide et facile à obtenir que la venue de la mère réelle. Cette solution donne donc à l'enfant un *pouvoir extraordinaire*: *l'enfant peut se donner lui-même du plaisir* en l'absence de la mère: l'imaginaire est tout-puissant. Cette importante faculté de l'homme de fantasmer ou de penser la réalité est évidemment fondée sur un patrimoine génétique, mais elle dépend aussi de l'apport maternel, car il va de soi que le fantasme ne remplace par la réalité et qu'il est bientôt indispensable que la mère nourrisse véritablement l'enfant, sinon ce dernier serait envahi par un état de tension tel que le plaisir serait détruit. On voit donc se dessiner ici une séquence relationnelle entre mère et nourrisson où le plaisir psychique et le besoin biologique sont étroitement liés. Lorsque la mère finit par répondre aux appels de l'enfant en donnant le sein, son acte a deux conséquences: D'une part il rassure l'enfant sur son *pouvoir*, mais d'autre part le confronte à la réalité: l'enfant a réussi à faire venir la mère, il a pris le pouvoir sur elle, mais cela dans la *réalité*: ce n'est pas le fantasme qui amène le lait, mais c'est la mère, et c'est alors la *mère* qui devient toute-puissante aux yeux du nourrisson qui découvre l'*importance de l'autre*. Ainsi, en acceptant de s'engager dans une relation *complémentaire*, la mère permet à l'enfant d'intégrer un certain sens de la réalité externe.